

YANNICK HAENEL

*Le 17 avril*

Je passe tous les jours rue Orfila, à Paris, dans le 20ème arrondissement. J'aime bien cette rue : c'est là que se trouve le café *Aux Petits Oignons*, où tous les matins, depuis plusieurs années, je vais écrire de 8h30 à midi. Il y a une table en bois au fond de la salle, une banquette rouge qui forme un coin propice. Il y a de la lumière, des visages et du silence. C'est là, c'est mon lieu — celui où je peux, comme le disent les mystiques, me *tenir de moi-même*.

J'aime bien cette rue Orfila parce qu'à une époque j'y croisais souvent Julien Coupat, qui vivait là avec sa compagne ; et chaque fois que je pense à lui me revient une scène qui me fait sourire. C'est après un dîner insensé, en 1999 ou en 2000, je ne sais plus, dans un couscous du Quartier Latin avec Giorgio Agamben et les membres de Tiqqun. Nous sortons dans la rue pour fumer ; Julien Coupat, qui n'a cessé toute la soirée de ~~me~~ défier, mes amis de *Ligne de risque* et moi, s'avance et, le doigt tendu vers ma poitrine, dit ~~à nos amis de Ligne de risque et moi~~ : « La littérature, c'est l'ancien régime de vérité ».

Ce soir-là, avec cette phrase tranchante qui assignait ce que j'écris à l'ancien monde — celui qu'on doit mettre à mort —, j'ai entendu le couperet tomber. Et pourtant, regardez, ma tête est encore là — la littérature existe.

Et puis il y a plusieurs semaines, toujours rue Orfila, l'un de ces jours de mars où il neigeait à Paris, en sortant vers midi des *Petits Oignons*, je suis tombé sur mon ami David, qui tient au 97 une boutique de vêtements féminins *vintage* qui s'appelle *Goldy Mama*. La famille de David a été exterminée dans les camps nazis, nous parlons ensemble, de temps en temps, de la Shoah, de Jan Karski, de la Bible ou du Messie.

Ce jour-là, sur le trottoir de la rue Orfila, je lui dis que je suis en train de lire *Le Messie mystique*, un livre de Gerschom Scholem consacré à la figure de Sabbataï Tsevi, qui a bouleversé le judaïsme au XVIIe siècle en s'auto-proclamant Messie d'Israël avant d'abjurer sa foi en faveur de l'Islam.

Il y a sur le trottoir d'en face, une publicité pour un numéro de la revue *Sciences et Vie* qui porte un titre racoleur : « Les secrets de la Bible enfin révélés ». Nous ironisons un peu à propos de cette grande nouvelle, et parlons comme à notre habitude du dévoilement messianique. La neige obstrue le passage devant sa boutique ; tout en conversant avec moi, David débalaie le trottoir avec un balai ; il prend même soin de dégager l'espace autour de l'horodateur couvert de neige. Si le Messie est l'autre nom de la Parole, alors il ne cesse de se révéler à travers le langage ; mais là aussi, il

faut déblayer, dit-il : la société ne cesse de tout recouvrir d'une couche de langage aussi épaisse qu'une propagande, d'une multiplicité de couches qui nous bouchent l'accès à la vérité.

David a raison, j'ajoute que si l'on parvenait à écouter la parole qui brille au cœur de cet amoncellement, si l'on parvenait à en extraire l'étincelle, on s'ouvrirait à la dimension poétique du langage, on rencontrerait la parole qui parle à l'intérieur de la parole — c'est-à-dire la littérature.

Je dis à David que moi aussi, chaque matin, assis sur ma banquette des Petits Oignons, je déblaie. Je ne fais que ça, chaque jour, déblayer. Le monde ne cesse, à chaque instant, de se faire et de se défaire, de s'obscurcir et de s'illuminer ; en déblayant, on prend part à une histoire plus grande que nous, une bataille immémoriale — un « combat spirituel », dis-je en citant Rimbaud.

David s'est arrêté de balayer. Il me propose une cigarette, nous fumons tous les deux en souriant, des flocons de neige se mettent à tomber, nous nous serrons autour de l'horodateur pour nous abriter.

J'ai l'impression qu'on est en train de devenir doucement Vladimir et Estragon, là, sous une neige de printemps, avec nos petites blagues, et je ne sais pas si nous attendons notre Godot, mais voici que d'un coup, alors que David vient de dire qu'au fond il ne sert à rien d'attendre le Messie puisqu'il est déjà là, niché dans chaque instant, l'horodateur s'allume, et sur le cadran s'affiche ce mot : « BIENVENUE ». *(bien pour que)*

David et moi éclatons de rire : le Messie nous joue de sacrés tours, les voies du monde *qui aient* sont décidément loufoques, la parole qui parle à l'intérieur de la parole s'exprime *(se met à)* maintenant par la bouche d'un horodateur.

— Tu vois, dis-je à David, après le dérèglement climatique, il y a le dérèglement messianique. *(le cadran)*

La réponse ne se fait pas attendre : voici que s'inscrit sur ~~l'écran~~ de l'horodateur une date. Une date complètement fantaisiste, puisque nous sommes en mars, le jour du printemps, et qu'il neige. « 17 avril », est-il écrit sur ~~l'écran~~ de l'horodateur. *(le cadran)*

Nous sommes, Mesdames et Messieurs, le 17 avril, et le 17 avril est l'objet de ce texte.

\*

J'ai beau chercher dans ma mémoire, j'ai beau feuilleter mes agendas, à part cet épisode de l'horodateur mystique, il ne s'est jamais rien passé de spécial dans ma vie un 17 avril. Et pourtant, dès que je commence un roman, c'est cette date qui vient : lorsque le narrateur de *Cercle* décide de ne pas monter dans le train de 8h07, c'est un 17 avril ; lorsque le narrateur des *Renards pâles* entre dans sa voiture garée rue de la Chine et décide de ne pas démarrer, c'est également un 17 avril ; lorsque le narrateur de *Tiens*

*ferme ta couronne* prend l'avion pour rencontrer Michael Cimino à New York, c'est encore et toujours un 17 avril.

Je pourrais dire que je ne l'ai pas fait exprès, mais à ce point ce ~~de~~ <sup>ne serait</sup> pas crédible : ce 17 avril doit bien avoir un sens. Il ne cesse de revenir à chaque livre, comme un anniversaire. Ce n'est pourtant pas le mien. Alors l'anniversaire de qui ?

Je vous jure que je n'y ai jamais vraiment pensé, car même si j'aime y voir clair, même si le désir de savoir me guide comme il entraîne chaque adepte dans son ~~parcours~~ <sup>parcours</sup> initiatique, une certaine obscurité me semble nécessaire, afin que les sortilèges du roman se développent librement, qu'un certain non-savoir inscrive dans la fiction son sourire fou, et puisse y faire briller à la fois sa séduction et sa menace.

Georges Bataille opposait le « chien du savoir » au « loup du non-savoir » : il me semble que l'écriture est le lieu où cette division qui affecte toute expérience prend la parole. La littérature ne possède-t-elle pas une part domestiquée qui la voue à la reproduction, et une part sauvage, qui la destine à l'excès, à la sortie de route, à la folie ?

Je devine très fortement l'existence de cette double direction ~~dans mes phrases~~ <sup>à chaque fois que j'écris</sup>. Le chien et le loup me guident à tour de rôle, parfois simultanément, sans jamais se réconcilier. Ainsi la dimension des phrases est-elle fondamentalement tumultueuse : elle exige de ma part une endurance, un inapaisement, une ruse.

En écrivant, il m'arrive de m'avancer comme un conquérant à travers les régions lumineuses de la fiction : c'est alors une suite de trouvailles qui élargissent l'espace toujours plus nuancé du roman ; et en même temps je ne cesse de m'égarer dans un labyrinthe de sortilèges, où l'extrémité cauchemardesque de la nuit blanche me confie à l'intolérable.

Le chien et le loup sont les deux masques-totems de ma tête de Janus. Il y a là un déchirement, sans doute. Une contraction, autant qu'un appel d'air. La vérité exige le calme, mais elle implique une violence. En tout cas, lorsqu'on déchaîne les bêtes, ça a lieu un 17 avril. Cette date fétiche est le portique de mes contradictions, le déclenchement de ma scène d'écriture.

Je vous parle de date fétiche, mais j'ai aussi une phrase fétiche. Je l'insère, comme une signature intérieure, dans chacun de mes livres : « *Longer à pas de loup la mince cloison qui me sépare de moi-même.* » Ma traductrice allemande prétend qu'elle vient de Heidegger, elle dit même qu'il s'agirait d'une note de *Être et temps*. L'aurais-je recopiée sans guillemets dans un de mes cahiers, puis glissée innocemment dans *Jan Karski*, et dans *Tiens ferme ta couronne* ? Nous avons cherché dans Heidegger, mais nous n'avons rien trouvé.

Tout ça pour dire qu'à chaque livre un chien — pourquoi pas un dalmatien — m'accompagne fidèlement à travers le connu et me guide sur les chemins du racontable ; tandis qu'un loup fait dériver mes phrases et se perd avec moi dans l'inconnu, ~~attiré~~ <sup>entraîné</sup> irrésistiblement ~~par~~ <sup>dans</sup> les méandres

*S'il l'a égaré en sabbat de la brousse  
serie Bobigny ?*

de l'irracontable. Et si le narrateur de *Tiens ferme ta couronne* ne sait plus où est passé le chien, c'est peut-être tout simplement parce que le loup, en lui, a pris les commandes.

Bref, lorsque Myriam Watthee et Corentin Lahouste m'ont dit que ce colloque aurait lieu un 17 avril, j'ai pensé que l'occasion m'était enfin donnée de penser à la signification de cette date. Je ne peux plus faire comme si de rien n'était, c'est pourquoi je me permets de vous soumettre cette communication, qui je l'espère ne sera pas mal prise de votre part, car elle ne cherche en rien à se substituer à vos travaux, ni même à s'y ajouter, mais à les accompagner d'un remerciement.

Je laisserai Myriam et Corentin répondre eux-mêmes à la question de la date de ce colloque : est-ce un hasard du calendrier, ou un hommage discret (ou alors les deux) ? En tous les cas, l'importance de cette date m'apparaît ~~maintenant~~ grâce à eux comme une évidence, et je profite de ce jour secrètement férié pour continuer un peu devant vous mes recherches — pour écrire à voix haute.

Je l'ai dit : il ne s'est jamais rien passé de spécial dans ma vie un 17 avril. Non seulement cette date est une fiction — et sans doute l'ai-je choisie parce que le double signifiant « 17 » et « avril » me semble rond, limpide, prometteur, comme l'énoncé d'une chance —, non seulement cette date constitue à elle seule un condensé symbolique — disons : la date heureuse, celle d'un nouveau printemps —, mais cette date accomplit le passage à l'acte, le déclenchement de l'écriture, l'événement des phrases.

\*

J'aime bien que Michel Foucault appelle la littérature la « grande étrangère », et qu'il insiste sur le fait qu'elle « manque à toute insertion ». Car le 17 avril n'est pas un jour comme les autres, il s'excepte du calendrier : c'est un jour sacré — un jour de fête. Peut-être n'est-il consacré à aucun saint, à aucun dieu, et n'accomplit-il que son propre excédent : c'est le « jour en feu » dont parle Rimbaud — ni le vendredi saint, ni le dimanche de la vie, mais *le jour en plus*, celui qui s'ajoute mystérieusement au calendrier annuel sans prendre place dans le décompte.

Comprenez-moi bien : ce jour n'existe pas. Et pourtant, sur un plan qui m'échappe, il n'y a que lui.

C'est ce jour-là, et ce jour peut durer deux ans (le temps d'écrire un roman), que j'entre dans cet espace éblouissant où l'on rencontre ce que Foucault, encore lui, appelle cette « chose étrange à l'intérieur du langage » qui, dit-il, relève de la littérature : cette distance, cet écart, ce silence qui s'invente entre les phrases.

La chose étrange à l'intérieur du langage, c'est elle que je poursuis ; il m'arrive même de la traquer, comme un chasseur qui file une déesse.

Cette chose, aussi merveilleuse que terrible, ne cesse de miroiter dans l'élément des phrases ; et il arrive qu'une telle scintillation déborde et en ~~arrive~~ forme ~~à former~~ un lac — ce « lac inconnu » dont parle Proust, ~~et~~ ~~je~~ ~~projette~~ déjà une baignade.

Cette chose dont l'existence est avant tout épiphanique, et dont je ne fais l'expérience que le 17 avril, c'est-à-dire en écrivant, ne serait-ce pas la vérité ? Dans une lettre merveilleuse adressée à Michelangelo Antonioni à propos de la fragilité, et d'une possible éthique de la fragilité, Roland Barthes parle de l'« Indirect de la vérité ». Il met une majuscule à « indirect », comme s'il en faisait une déesse, ~~une figure~~. L'« Indirect de la vérité », ~~est la littérature, son épiphane silencieuse.~~

Et précisément, dans *Tiens ferme ta couronne*, je lance un drôle de type sur les chemins de ce qu'on nomme, en philosophie, la recherche de la vérité. Pourquoi en ai-je fait un « roi », lui qui a plutôt l'air d'un clochard ? Sans doute parce que notre rapport avec la vérité est ~~corroboré~~ couronner nos vies. À ce propos, je ne résiste pas au plaisir de citer une phrase de Roland Barthes, ~~et vous avez remarqué que ma prise de parole,~~ ~~aujourd'hui, réside peut-être avant tout dans le plaisir de citer des noms,~~ dans le ~~troublement~~ d'une certaine ~~interrogation~~ ~~radieuse~~. Bref, Roland Barthes, dans *Journal du deuil*, en vient, depuis son chagrin, à donner une définition de la littérature : « Littérature : seule région de la Noblesse » (et dans une petite parenthèse pudique et triste, il ajoute : « comme l'était mam »).

~~S'il m'entendait parler de noblesse, Julien Coupât éclaterait de rire : vous voyez, je vous l'avais bien dit, la littérature appartient à l'Ancien régime. Mais Julien Coupât connaît trop bien la mystique juive pour ne pas savoir que la royauté dont je parle ne relève pas d'une quelconque allégeance, même imaginaire, à la famille de France, ni d'aucune souveraineté réactionnaire, mais d'une ouverture à ce qu'il y a de plus initiatique au cœur de la parole.~~

Il y a une phrase décisive de Rabbi Nahman de Braslav, une de celles que je me répète souvent, qui dit ceci : « Le degré de royauté de chacun est tout à la fois dévoilé et secret. » Ce degré de royauté, dois-je le répéter, ne relève absolument d'aucun pouvoir, mais de la manière dont nous prenons part à la parole.

Car je parle d'une expérience intérieure. J'essaie de raconter cet irracontable-là : l'adhésion passionnée à ce silence en feu qui crépite tout au long de l'arbre séphirotique — cet espace insaisissable que chaque page de littérature redéploie selon sa structure ardente — et que la mystique juive postule comme la figuration de l'acheminement spirituel vers la divinité (du Royaume — *Malkhut* — vers la Couronne — *Kether* —, en passant par la Beauté — *Tipheret*).

Pardonnez-moi de commenter ainsi mon propre roman : j'imagine qu'il ~~est justifié~~ qu'un écrivain se mêle d'explicitier son projet ; mais j'ai parfois du mal à croire les écrivains qui prétendent ne rien savoir sur ce

et la  
lequel  
je vis une  
figure  
de  
l'inconnu  
c'est.

je le comprends  
depuis  
cette  
parole  
infrangible  
qu'est la  
littérature.

et c'est  
honte  
au kether  
lité radieuse  
dont je  
prends part  
sin, le soir,  
à vous  
faire enten-  
dre le  
bruissement

la seule  
chose  
qui  
juive

incongru

qu'ils font, ceux qui font mine de coïncider exclusivement avec le loup qui anime leurs phrases. Georges Bataille a raison : si le chien du savoir n'existe pas sans son double indompté, le loup du non-savoir n'existe pas sans une créature ~~raisonnable~~ qui ~~donne la direction~~ <sup>a l'inverse</sup> <sup>non plus</sup>.

La pensée n'est pas le contraire de la littérature, mais le gage de sa différence absolue avec la société. C'est lorsque la littérature pense (et elle pense alors poétiquement) que la société ne parvient plus à la réduire. Car depuis que le médiatique a absorbé intégralement le politique, la société ne vise qu'à réduire la littérature à une simple pratique culturelle ; elle favorise, dans la production littéraire, ce qui relève du script sociologique. <sup>elle préfère</sup> <sup>c'est-à-dire la racontable</sup> <sup>plus apte à reconduire son contrôle.</sup> <sup>plus que le racontable est</sup>

Voilà, pour moi le geste d'écrire ne va pas sans penser l'écriture : en cela, je suis l'héritier de Philippe Sollers et de *Tel Quel*, mais aussi, plus loin dans le temps, des Romantiques allemands, c'est-à-dire de Novalis et des frères Schlegel. J'aime la théorie ; j'aime que le langage parle du langage ; je fais partie de ceux qui pensent que les avant-gardes ont agrandi le champ de l'intensité créative ; je suis du côté de l'« absolu littéraire », pour reprendre le titre d'une étude de Philippe Lacoue-Labarthe et de Jean-Luc Nancy sur l'Athenaeum, cette revue de Iéna qui a inventé, au XIX<sup>ème</sup> siècle, l'idée même de littérature moderne, c'est-à-dire le recroisement de la poésie et de la pensée.

En intervenant ici devant vous, je ne désire imposer aucune autorité. Je profite juste du moment, qui grâce à vous se change en événement propice, pour continuer, en quelque sorte, à écrire à voix haute. Parler devant vous est si étrange, si paradoxal, <sup>si intimidant</sup>, que je suis obligé, en un sens, de faire comme si de rien n'était : <sup>si</sup> <sup>heureux</sup> ~~car c'est pas par~~ <sup>gratitude</sup> <sup>que je vous parle</sup> <sup>mais par</sup> <sup>commentaire</sup> — et ce que j'écris, ~~comme~~ <sup>comme</sup> vous le savez, possède une <sup>sa</sup> dimension réflexive, mes livres parlent de la littérature elle-même ; dans leur quête, ils cherchent à élargir la dimension de l'écriture — à l'ouvrir à ce que les régions multiples du sacré prodiguent au langage.

Je vous parlais de couronne et d'arbre séphirotique. Je voudrais finir là-dessus. Dans *Tiens ferme ta couronne*, le narrateur écrit des noms en rouge sur le mur de sa chambre. On ne voit pas les noms parce que je les ai effacés. Ils sont tracés sur un de mes cahiers, pas dans le livre : je les ai réservés dans mes brouillons. C'est l'un des secrets de ce livre : on ne voit pas ce qu'il y a sur le mur de la chambre de mon narrateur parce qu'il faut un roman, trois cent pages de phrases — un 17 avril tout entier — pour arriver jusqu'à la vérité d'une telle inscription.

D'habitude, par exemple dans *Les Renards pâles*, les inscriptions sur les murs sont visibles. Mais là, seule Lena Schneider, la femme qui sauve Jean Deichel, y a accès, seule cette femme qui est en même temps la déesse Diane reconnaît, à travers cette constellation de griffonnages, la forme d'un arbre, et elle seule comprend de quel arbre il s'agit.

Vers la fin du livre, elle apporte au narrateur qui tourne en rond dans

son labyrinthe un accès — une limpidité : elle commence par lui donner une phrase de Saint Simon : « La vérité ne fuit point les rois qui l'aiment et qui la cherchent » ; et voici qu'il semble au narrateur avoir pénétré dans un pays où la vérité ne cesse de lui poser une question, toujours la même : es-tu capable de m'entendre ?

Cette question, le narrateur nous la retourne : « Êtes-vous capables de vivre dans la vérité ? »

Une telle question relève de l'intimité la plus atroce, elle relève de l'inévaluable de cette éthique du désir qui se confond avec le silence et dont seule l'écriture rend compte. Je ne cesse de me la poser : que ce soit dans la rue, autour d'un horodateur, avec mon ami David ; que ce soit en écrivant tous les matins dans ce café où dans ma tête je fais tourner un 17 avril perpétuel ; que ce soit en lisant Rimbaud, Bataille, Foucault, Scholem, ~~et~~ Proust ; que ce soit au cœur d'une nuit blanche ou dans la lumière d'un après-midi limpide, je me pose encore et encore cette question : suis-je capable de vivre dans la vérité ?

Qui peut se targuer d'être à la hauteur d'une telle énormité ? Savons-nous même de quoi il s'agit ?

C'est pourquoi Julien Coupat a tort : la littérature n'est pas l'ancien régime de vérité ; elle veille au contraire sur ce qu'il y a de plus neuf à l'intérieur du langage — sur cette provision d'avenir qu'il y a dans chaque étincelle de poésie.

Tandis que le langage se rabougrit partout sur la planète, tandis qu'il s'appauvrit dans l'instantanéité des réseaux, se standardise à travers la langue des échanges internationaux, se banalise sous la forme interchangeable de l'information, et finit par s'auto-liquider en tant qu'élément de langage de la communication planétaire, la littérature pose encore la question de la vérité, et témoigne pour la vie la plus vivante.

Autrement dit, la littérature est seule. Et sa solitude est un royaume.

~~le 17 avril.~~

Cette solitude, ce royaume, c'est ce que j'appelle

quant à elle